

1810 — En attendant Joséphine

La Malmaison, 1810.

J'aime traverser le parc du château à la pointe du jour, surtout en cette saison. Le soleil, déjà haut, fait son ouvrage, mais les frondaisons retiennent un peu la fraîcheur de la nuit, une ultime résistance. Quand l'Impératrice se trouvait là, j'arrivais plus tôt, à l'aube et c'était l'humidité matinale qui m'accompagnait. Mais pour l'instant rien ne presse. S'il y avait, ne serait-ce que les prémices de l'annonce de son retour, le palais serait déjà en ébullition. Enfin, je le suppose. Avant le divorce il en était ainsi, mais maintenant ?

Une partie des gens de l'Empereur a déserté la Malmaison. Les pages, les militaires et surtout tous ceux voulant garder ses faveurs. Demeurent les fidèles à Joséphine. Et le personnel comme moi. Même si j'ai entendu dire que nous ne resterions pas tous, que Sa Majesté allait se séparer de certains d'entre nous pour réaliser des économies. Je ne sais pas si elle en aura la force, elle qui s'est toujours montrée dépensière. Enfin nous verrons bien ! De toute façon, avec ma bonne réputation, j'obtiendrai des lettres de recommandation de qualité si je devais retrouver un emploi. Il ne faut pas croire, avoir été lingère de l'Impératrice, voilà qui ouvre des portes ! Mais pour entrer au service de qui ? Et où surtout ? Je ne tiens pas à être séparée de mon mari ou de mon enfant ! Lise, arrête de présumer que tu vas quitter La Malmaison ; ne cède pas au pessimisme. Profite plutôt de ce beau soleil et de cette tranquillité.

Peut-être aurait-il été préférable, pour demeurer dans

ses grâces, que j'accompagne Sa Majesté pour son déplacement dans le Sud ? Néanmoins, il serait fort étonnant que ce soit elle qui décide de mon avenir. C'est le chef de lingerie qui réglera mon sort. De toute façon, avec mon petit en bas âge, le voyage ne m'était pas permis. Encore heureux que Mme Berland puisse me le garder. Et qu'elle allaite ! Dans cette affaire, nous nous en sortons bien mon Thomas et moi. Que son homme travaille chez un Baron alors qu'on est soi-même lingère de l'Impératrice, on peut dire que c'est une chance. Parfois je me demande ce que je serai devenue si, à l'instar de ma sœur, j'étais tombée sur un fainéant comme son Antoine. Dire que j'aurais pu avoir des ennuis si j'avais écouté ce nigaud. Enfin, c'est du passé et j'étais jeune...

Mon homme, j'ai tout de suite su que c'était un gars bien. Quand je l'ai vu arriver dans la cour du château et descendre du coche pour ouvrir la porte à son Baron et à sa dame, j'ai immédiatement remarqué sa prestance. Il est resté immobile et raide, le regard porté vers le lointain pendant que la Baronne sortait de la voiture ; avec juste le petit retrait qui souligne le respect pour les gens bien nés. Puis, il a refermé la porte sans empressement, mais avec fermeté, dans un beau geste distingué, précisément après le passage du Baron. Et là, son regard a balayé la cour et a croisé le mien. Il aurait pu continuer son mouvement et ne jamais me voir. Que de monde ce soir-là ! Seuls les flambeaux éclairaient la nuit. Et pourtant, c'est sur moi que s'est posé son regard. Il m'a souri. J'ai cru que j'allais me pâmer. La chance me souriait déjà : normalement, je n'ai pas lieu de traverser la cour du château quand les invités arrivent, mais ce soir-là, il avait fallu changer des draps en urgence et le premier valet de chambre m'avait autorisée à passer en ce lieu pour gagner du temps. Je ne me suis pas faite prier pour en profiter ! Toutes ces exquisés personnes, si bien vêtues. Avec les lueurs des

lanternes, les dorures et les argents scintillaient. Quelle beauté. Et dans cet enchantement mon Thomas qui m'apparaît pour la première fois dans son superbe habit de valet de pied. Quelle vision !

Bon, Lise arrête de rêver. Me voilà de nouveau dans la cour, mais au lieu que ce soit mon homme, c'est ce gros lourdaud de Narcisse qui m'accueille. Et il m'a vue, il ne manquait plus que ça. Il n'aurait pas pu garder son nez dans la charrette du livreur. En l'absence des premiers valets, c'est lui qui fait office de chef. Sa vanité n'ayant d'égale que sa bêtise, me voilà bonne pour ses remarques déplorables. Si j'oblique un peu en accélérant, peut-être croira-t-il que je m'occupe d'un travail urgent ?

Manqué ! Il vient vers moi, le torse gonflé. Je ferais mieux de dire : « Le ventre gonflé ». Et son double menton achève de lui donner l'air d'un personnage de cire qui aurait fondu sous l'effet de la chaleur et serait devenu une créature tout en plis et en proéminences.

— Bonjour madame Picot, alors on se promène ?

Mon Dieu, quel bête ! Comme si on pouvait se promener avec un panier de linge sous chaque bras. Et La Malmaison n'est pas un jardin d'agrément.

— Bonjour monsieur Letord. Belle journée, n'est-ce pas ?

— Oui, bien belle journée. Vous n'avez pas trop chaud ?

Je te vois venir méchant pervers. D'abord me dire que je devrais moins me couvrir et ensuite me proposer un verre à l'office.

— Non, ça va. Ça va bien.

— Par ce temps, vous pourriez vous vêtir plus légèrement. En l'absence de Madame l'Impératrice, je ne vous force pas au protocole habituel, nous sommes entre amis si je puis dire. Voulez-vous boire quelque chose ?

Et voilà, Lise, tu aurais pu devenir voyante. Avec un